



GÉRARD **BONAL**

TEXTO

Des Américaines à Paris

1850 - 1920

Des Américaines à Paris

DU MÊME AUTEUR

- La Lanceuse de couteaux*, roman, Laffont, 1971.
Paysage avec la chute d'Icare, roman, Laffont, 1973.
L'Amateur d'images, roman, Laffont, 1980.
Colette par moi-même, essai, Ramsay, 1982.
Premières neiges de l'absence, roman, Laffont, 1984.
L'Hôtel des Cinq-Continents, roman, Mercure de France, 1993.
L'Album Gérard Philipe, biographie illustrée, Seuil/Jazz Éditions, 1999.
Les Renaud-Barrault, biographie, Seuil, 2000.
Simone de Beauvoir, biographie illustrée, Seuil/Jazz Éditions, 2001.
Besoin de province, essai, Seuil, 2002.
Un acteur dans son temps. Gérard Philipe, livre-catalogue, exposition Bibliothèque nationale de France, 2003.
Colette intime (avec Michel Remy-Bieth), Phébus, 2004.
Saint-Germain-des-Prés, essai, Seuil, 2008.
Gérard Philipe, biographie, Seuil, 2009.
Colette journaliste (avec Frédéric Maget), Seuil, 2010 ; Phébus, coll. « Libretto », 2014.
Colette (codirection avec Frédéric Maget), Cahier de L'Herne n° 97, L'Herne, 2011.
Sido, lettres à Colette (texte établi et présenté par), Phébus, 2012 ; coll. « Libretto », 2019.
Un bien grand amour. Lettres de Colette à Musidora (texte établi et présenté par), L'Herne, 2014.
Colette, biographie, Perrin, 2014.
Colette et les bêtes, Tallandier, 2019.

Gérard Bonal

Des Américaines à Paris

1850-1920

TEXT0

Texto est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4104-2

« C'est là que nous étions toutes,
et il était naturel pour nous d'être là. »

Gertrude Stein.

Avant-propos

Elles viennent de New York, de l'Ohio ou de Pennsylvanie, de Chicago, de San Francisco, de Baltimore... Elles sont à la recherche d'une liberté que leur refuse encore cette Amérique du XIX^e siècle, toute neuve, un peu fruste, bridée par l'intransigeant puritanisme des *Pilgrim fathers*, et qui ne laisse que peu de place au développement de personnalités féminines originales.

La liberté, c'est à Paris qu'elles la trouveront. La liberté ou, plutôt, *les* libertés. Toutes les libertés – culturelle, artistique, individuelle, sexuelle... Issues de milieux bourgeois, bénéficiant d'un savoir cosmopolite et large, parlant courageusement le français, elles vont se tailler dans la capitale une vie à la mesure de leurs ambitions et de leurs désirs.

Une génération d'Américaines – fortunées pour la plupart, quelques-unes homosexuelles – arrive donc dans le Paris de la Belle Époque, où ces singularités seront mieux admises que de l'autre côté de l'Atlantique. Paris qui, vu des États-Unis, est le centre culturel du monde. Car, comme le dit, au même moment, le poète anglo-saxon William Butler Yeats : « C'est de Paris que sont venues presque toutes les grandes influences artistiques

et littéraires. » Elles n'ont pas attendu que ces influences atteignent enfin les rivages américains, elles viennent à leur rencontre...

Ce que ces femmes ont en commun, c'est non seulement la volonté de « vivre leur vie », ce qui serait peu de chose, c'est aussi le goût des arts et des sciences. Et, souvent, d'authentiques talents de peintre, d'écrivaine, de danseuse, qui s'épanouiront dans la capitale. D'autres tiendront des salons renommés et deviendront, grâce à leur fortune, à leur curiosité, à leur sens de l'avant-garde, à leurs réseaux d'amitiés, de véritables animatrices de la vie artistique parisienne.

Natalie Barney choisit ainsi Paris pour ériger son « temple de l'amitié », tandis que, rue Cortambert, la princesse Edmond de Polignac, née Winnaretta Singer, reçoit, accompagne et finance généreusement tout ce qui compte parmi la jeune génération des compositeurs – Fauré, Debussy, Ravel, Messager, Falla, Hahn... devenant de la sorte une des plus grandes mécènes de la scène musicale française.

C'est à Paris que Gertrude Stein, dans son atelier de la rue de Fleurus, « invente » Picasso, soutient Matisse et arbitre le match que se livrent les deux hommes. À Paris que Romaine Brooks connaît ses premiers succès de peintre. À Paris que Mary Cassatt découvre et rejoint le groupe des impressionnistes. C'est à Paris qu'une Américaine, Augusta Klumpke, force les portes de la faculté de médecine jusqu'à devenir la première femme interne des hôpitaux, tandis que sa sœur, Dorothea, obtient en Sorbonne le titre de première femme docteur en astronomie. À Paris, enfin, que la romancière Edith Wharton, durant la Première Guerre mondiale, crée ces *American Hostels for Refugees* qui accueilleront des cen-

AVANT-PROPOS

taines de réfugiés chassés de leurs villages par la violence des combats.

Outre leurs origines, leur formation, c'est le rôle de toutes ces femmes américaines dans les milieux artistiques parisiens que raconte cet ouvrage. Ces destins singuliers qui ont donné un sang neuf, une énergie nouvelle à la vie culturelle française des premières années du xx^e siècle.

Les pionnières

Emma Hart Willard, Elizabeth Blackwell

New York, automne 1830 : Emma Hart Willard s'embarque à bord du trois-mâts le *Charlemagne*. Partant seule pour l'Europe, elle est sans doute une des premières Américaines à braver l'Atlantique. A-t-elle seulement idée des inconvénients et des risques qui l'attendent tout au long de ce voyage ?

Le Havre est loin... Quarante-cinq jours de mer, de ciel vide, de solitude et d'ennui à fixer la ligne d'horizon ; quarante-cinq jours d'inconfort et de crainte, au hasard des tempêtes et des bonaces. Et payés au prix fort : 140 dollars. C'est à la voile, sur des paquebots mixtes – fret et passagers – que s'effectue la traversée. En cette époque héroïque de la navigation commerciale, les voyageurs sont, par gros temps, soumis à rude épreuve. Comme le note Mrs. Willard elle-même, dans son *Journal* : « Les eaux paraissent parfois soulever le navire jusqu'aux cieux puis le replonger dans l'abysse ; parfois elles écument, foncent et se brisent sur le navire, frappent le pont avec une force alarmante. [...] Les mâts tremblent, les bois grincent et craquent, comme s'ils étaient sur le point de se disjoindre.

[...] Un bateau est une chose bien peu sûre et il n'y a d'aide qu'en Dieu seul¹. »

Longues heures d'angoisse, de terreur, dans le vacarme effrayant des vagues et du vent qui s'acharnent sur l'entrepont et dans le gréement ; dans sa cabine, chahutée par les éléments, Emma Willard s'arrime la nuit aux montants de sa couchette afin de n'être pas jetée à terre par le roulis...

Emma Hart Willard, née en 1787, est certes une pionnière du voyage en mer, mais pas une aventurière, loin de là. Enseignante, elle milite avec conviction pour une nouvelle éducation des jeunes filles, un enseignement moderne, fondé sur l'étude, la connaissance et non plus, comme par le passé, sur la séduction. Elle s'indigne en effet contre la futilité d'une éducation féminine tout entière tournée vers les seuls atouts physiques, quand les garçons, eux, se nourrissent de sagesse ancienne et développent leur esprit à l'aune de la philosophie.

Auteur de plusieurs ouvrages, notamment une histoire des États-Unis qu'elle publie avec succès en 1828, elle enseigne dans différentes écoles du Connecticut avant de fonder en 1821, à Troy, dans l'État de New York, le premier établissement américain d'enseignement supérieur féminin : The Troy Female Seminary². « Elle avait magnifique allure, incarnant pleinement l'idée que je me faisais d'une reine », déclarait une de ses anciennes élèves. Et c'est vrai qu'elle ne manque pas d'emphase, ni dans sa personne ni dans ses propos... Ses rares portraits de l'époque montrent une personne encore jeune, au port majestueux, bourgeoisement vêtue, à la mode du temps, de soieries sombres et de satin noir, comme il convient à son état de veuve.

C'est le goût du savoir qui guide Emma Willard vers l'Europe – au mépris d'une interminable traversée et des dangers qui l'accompagnent, du mal de mer, d'un confort

rudimentaire –, une vive curiosité intellectuelle qu'elle veut satisfaire, pour elle-même mais aussi pour en faire profiter ses étudiantes et les femmes de son pays, fidèle en cela à sa vocation de militante féministe avant l'heure.

Et ce qu'elle voit, dès son arrivée sur le sol français, l'éblouit : la cathédrale de Rouen qu'elle découvre au passage – « je fus terrassée par un sentiment de sublime presque trop intense pour un mortel » –, le jardin du Palais-Royal, à Paris, ses nobles bâtiments princiers, ses charmilles dépouillées par l'automne et ses élégants magasins logés sous les arcades dont elle apprécie le pavage, fait de « fines dalles de marbre », le musée du Louvre et ses trésors inépuisables... Sans doute pourrait-elle s'écrier, à l'instar de son compatriote le peintre Will H. Low : « J'étais à Paris, et le monde était devant moi. »

Ce Paris-là, pourtant, le Paris de Louis-Philippe, porté sur le trône l'année précédente, est encore une ville médiévale à bien des égards, aux petites rues enchevêtrées, compliquées, sales – le baron Haussmann s'y attaquera bientôt. Mais ce spectacle n'en est pas moins éblouissant aux yeux d'Américains qui n'ont jamais contemplé autant de ponts, parcs et palais, ni autant de gens de toutes les conditions. Le charme et la vitalité de la grande ville opèrent.

Cependant, même éblouie, même conquise, Mrs. Willard n'en tient pas moins son quant-à-soi, et dans le jardin des Tuileries, où l'accueille tout un peuple de statues dénudées, elle s'effarouche, emportée par une pruderie tout américaine... Et dans le livre où elle consigne ses souvenirs de voyage, *Journal and Letters: from France and Great Britain*, elle ne manque pas de noter, à l'intention de ses jeunes pupilles, que jamais elle ne les laisserait examiner ces statues, atteinte à la pudeur et à la délicatesse virginale des jeunes filles américaines.

Emma Willard a néanmoins ouvert la voie, que d'autres Américaines prendront à sa suite, poussées par la curiosité, l'ambition, l'intérêt ou la quête de liberté... Car dans ces premières décennies du siècle, la jeune république d'Amérique a les yeux fixés sur l'Europe. Et plus précisément sur Paris, « l'Athènes de l'Europe moderne³ ». Paris qui est alors le phare de la civilisation occidentale.

Retour de Chicago, où elle accompagnait son mari, un des sculpteurs chargés de réaliser la *Columbian Fountain* pour l'Exposition universelle de 1893, la Française Marie Grandin s'empresse de publier ses souvenirs, *Impressions d'une Parisienne à Chicago*⁴. Entre mille observations cocasses ou pittoresques, où elle met en parallèle Paris et Chicago, elle décrit la classe de son amie, la peintre Lydia P. Hess, qui, après s'être formée à Paris au sein de l'Académie Julian, enseigne désormais à l'Art Institute de Chicago. Cet établissement offre à ses nombreux élèves, tous sexes confondus, un panel de cours impressionnant, depuis l'apprentissage du dessin jusqu'à l'étude de l'art industriel. École des Beaux-Arts de Chicago selon Marie, la différence avec Paris n'en est pas moins frappante à ses yeux. Au-delà de la méthode d'enseignement, c'est l'attitude des élèves qui dénote avec ce qu'elle connaît et vit quotidiennement en France. Ayant l'habitude, en tant que femme, de se sentir gênée et mal à l'aise au sein des ateliers d'artistes parisiens, elle craignait de retrouver en Amérique les plaisanteries de rapins et les grossièretés qu'elle déteste. Elle constate au contraire avec plaisir que la présence des jeunes filles oblige les jeunes gens à adopter une tenue et un langage parfaits, sans un mot ou un regard équivoques.

Bien plus que la comparaison de deux types d'enseignement, Marie Grandin nous livre en réalité une sorte

de raccourci de la société nord-américaine : un atelier de peinture et ses quelques dizaines d'élèves deviennent le modèle réduit d'une toute jeune civilisation à peine centenaire, où garçons et filles, pétris dès l'enfance des principes de travail, de chasteté et de tempérance, s'échinent de l'aube jusqu'au soir. Ils visent en effet un but pratique, ne perdant jamais de vue l'avenir à construire et la fortune à atteindre, le *Time is money* résonnant à leurs oreilles.

Cependant, constate Marie Grandin, l'Amérique n'a pas achevé sa mue artistique, sa jeunesse ne lui ayant pas encore permis de produire suffisamment de maîtres et d'artistes reconnus ; c'est donc à Paris que la plupart des élèves américains se rendent pour terminer leurs études. De fait, ils sont encore plus d'un millier, en 1903, venus des quatre coins du pays, « de Yonkers, dans l'État de New York, à Oakland, en Californie, en passant par Elgin, dans l'Illinois⁵ », à étudier les beaux-arts à Paris.

« Dans ce pays, jeune dans les arts, il y a peu de moyens de progresser. On ne saurait les trouver dans leur perfection que dans les pays plus anciens », écrit le révérend Jedidiah Morse, calviniste convaincu, en recommandant son fils Samuel, qui s'apprête à traverser l'océan, à un ami européen. Ayant consenti à faire un effort pécuniaire important, il espère que ce voyage permettra à son fils de devenir éminent dans sa profession, et de servir au mieux Dieu et ses semblables.

Chez les Morse, on prône l'austérité et la frugalité ; le but essentiel de la vie est de se préparer à la mort, professe le révérend. La fin de sa lettre est révélatrice : la réputation libertine de la capitale française, qui remonte aux dernières années de l'Ancien Régime, colportée, entre autres, par John Adams, diplomate et futur président des États-Unis, en poste à Paris dans les années 1780 – cette réputation en effarouche plus d'un en Nouvelle-Angleterre, où le

poids du puritanisme est lourd, intact, hérité des *Pilgrim fathers*. « On nous a appris que nous étions des petits misérables déchus, exposés au courroux de Dieu du seul fait d'une existence à laquelle nous ne pouvions rien⁶. »

Pour ces jeunes gens, le voyage à Paris est donc aussi l'occasion de secouer le joug serré du calvinisme. Il s'agit d'un véritable voyage initiatique, d'une délivrance, loin de la famille et des contraintes de la société américaine. Aussi n'est-ce pas sans crainte que leurs parents les voient s'éloigner, après mille recommandations. Qu'advient-il de ces chers innocents, livrés à la ville de toutes les turpitudes ? Quelles rencontres ? Quelles fréquentations ?

New York en 1830 compte à peine 200 000 habitants, Philadelphie 80 000 ; Boston 61 000 ; Alexis de Tocqueville, qui visite Cincinnati en 1831, raconte que le site, trente ans plus tôt, était couvert de forêts ; San Francisco n'est encore qu'une petite mission espagnole, construite sur les dunes de la côte⁷... Pas d'école des Beaux-Arts – la *Pennsylvania Academy of the Fine Arts* de Philadelphie ne verra vraiment le jour qu'en 1876 –, pas de classes de dessin, pas de professeurs chevronnés, pas de musées ; pas de monuments anciens, pas d'archives... Une sorte de disette culturelle dans ce pays qui était encore, il n'y a pas si longtemps, une colonie inféodée aux décisions anglaises –, dans cette jeune république qui n'en est qu'à son commencement. Et qui se cherche des modèles en Europe.

Bref, comme l'admet le révérend Morse, c'est sur le vieux continent qu'il faut aller chercher le *nec plus ultra* de l'art. Y compris celui de la médecine. Car si l'on vient dans la capitale française étudier la peinture ou la sculpture, on y vient aussi compléter des connaissances médicales. L'École de médecine de Paris est alors réputée la

meilleure au monde. 700 Américains vont s'y inscrire entre 1830 et 1860.

Elizabeth Blackwell est de ceux-là. Originaire de Cincinnati, elle s'est d'abord heurtée, dans sa ville, aux préjugés habituels décrétant que les femmes ne sont point faites pour certaines professions, la profession médicale notamment, avant d'être également refusée, pour les mêmes raisons, par les facultés de Philadelphie et de New York. De tempérament « nerveux ou excitable », affirme le *Boston Medical and Surgical Journal*, les femmes ne sont « pas taillées » pour ce métier. Cependant, à force de ténacité, Miss Blackwell sera la première Américaine à obtenir son diplôme de médecin⁸.

Médecin, c'est vite dit... Car malgré son titre, Elizabeth Blackwell n'est pas mieux formée que ses camarades masculins qui, pour la plupart, font leur apprentissage auprès de praticiens « respectables », sans guère fréquenter les établissements d'enseignement, d'ailleurs peu nombreux⁹.

Consciente de se trouver dans une impasse, elle décide, en 1849, d'aller chercher à Paris le complément indispensable à ses connaissances. On imagine le courage et la détermination qu'il faut à cette jeune femme – elle a vingt-huit ans à peine quand elle s'embarque – pour se lancer ainsi, seule, à travers l'Atlantique nord, vers un continent dont elle ignore tout.

C'est donc avec ses camarades masculins, les *medicals*, comme ils s'appellent entre eux, qu'elle va fréquenter, à l'Hôtel-Dieu, le cours très suivi de Guillaume Dupuytren, ancien chirurgien des champs de bataille napoléoniens ; la leçon d'anatomie d'Alfred Velpeau à l'hôpital de la Charité, la consultation de Jacques Lisfranc à la Pitié... Les lettres que tous ces jeunes gens envoient à leur famille, de l'autre côté de l'océan, pleines d'énergie et d'enthousiasme, dressent une sorte d'inventaire au jour

le jour des études médicales parisiennes : « De six à huit, je suis les visites de Chomel¹⁰ à l'Hôtel-Dieu, un homme aujourd'hui très réputé pour sa connaissance des maladies des poumons. À huit heures Dupuytren commence sa visite, qui dure une heure, jusqu'à neuf, après quoi il donne des cours, consulte et opère, ce qui occupe le temps jusqu'à onze heures¹¹. »

Et l'on imagine le groupe des étudiants – Miss Blackwell y est-elle admise ? – empressés autour du professeur, comme sur la peinture d'Augustin Feyen-Perrin, *La Leçon d'anatomie*, où l'on voit Velpeau, vêtu de noir, haut cravaté de blanc, un tablier épinglé à son revers, entouré de ses élèves, tous penchés sur un cadavre en cours de dissection... Tout cela, c'est ce qu'on retrouve dans *Madame Bovary*, la même accumulation de cours et de disciplines, quand Flaubert, fils de médecin, évoque, au début de son roman, les études d'officier de santé de Charles Bovary.

C'est dans la capitale française qu'Elizabeth Blackwell va trouver sa voie, à l'hospice de la Maternité, rue Saint-Jacques, où le professeur Pierre-Charles Louis lui conseille de s'inscrire. « La meilleure maternité du monde », affirme-t-il. L'établissement a été créé au lendemain de la Révolution, par la sage-femme Marie-Louise Lachapelle, une des fondatrices de l'obstétrique moderne, dans l'ancienne abbaye de Port-Royal. C'est une époque où les femmes accouchent chez elles, dans leur lit – ce même lit où l'on naît, où l'on dort, où l'on aime, où l'on meurt... Et l'hospice, comme son nom l'indique, accueille surtout des personnes misérables ou en difficulté. Qui, pour la plupart, se voient contraintes d'abandonner leur enfant après la naissance ou après l'allaitement¹².

À la Maternité, la vie de pensionnaire est rude ; elle ressemble sans doute, par beaucoup d'aspects, à celle que menaient les moniales de la vieille abbaye – dortoir gla-

cial, sommeil écourté, lever à l'aube noire, frugalité des menus... Mais la jeune femme tient bon, au nom d'une passion qui se transforme rapidement en une grande lutte morale. C'est au nom de cette lutte que, « prisonnière volontaire », elle accepte et embrasse une vie confinée. Une vie de recluse.

C'est cependant à la Maternité, confrontée à une humanité souffrante dont elle ignorait tout, à des cas difficiles de parturition, à des fièvres puerpérales, qu'elle va acquérir, sur le « tas » pourrait-on dire, l'expérience qui lui manquait. Toute sa vie, Elizabeth Blackwell, qui allait devenir une obstétricienne réputée dans son pays, devait se féliciter de cet enseignement parisien. Dans ses archives, déposées à la Bibliothèque du Congrès à Washington, elle affirme que cette période, plus que toute autre, lui procura l'assurance nécessaire à une bonne pratique médicale. Précieux savoir-faire qui lui permettra de fonder en 1857, à New York, dans Blecker Street, un établissement directement inspiré de la Maternité, et destiné à soigner les femmes les plus démunies, *The New York Infirmary and College for Women and Children*, où se formeront à leur tour plusieurs générations de femmes médecins.

Miss Blackwell avait été la première, en Amérique, à obtenir le précieux diplôme ; lorsqu'elle mourra, en 1910, elles seront plus de sept mille, dans tout le pays, médecins et chirurgiennes confondus...

Première partie

Artistes, savantes et mécènes

« Devenir peintre, c'est décider
en même temps de partir pour l'Europe. »

Mary Cassatt

« Ce qui pousse les citoyens américains à quitter leur pays, note en 1887 le journaliste Albert Sutcliffe, correspondant à Paris du *San Francisco Chronicle*, c'est d'abord le plaisir, viennent ensuite le souci de la santé de leurs enfants et celui de leur éducation. »

C'est bien parce qu'ils s'inquiètent pour la santé de leur fils que Robert et Katherine Cassatt s'installent à Paris, vers 1850, afin de consulter des médecins. La famille, aisée sinon fortunée, établie depuis plusieurs générations en Pennsylvanie, près de Pittsburgh, est d'origine française. Comme Mary Cassatt, leur fille, devenue une peintre célèbre, le racontera elle-même, bien plus tard, au critique d'art Achille Segard : « En 1662, un Français, appelé Cossart, émigra en Hollande puis alla s'établir à la Nouvelle-Amsterdam. Son petit-fils vint s'installer en Pennsylvanie. C'était l'arrière-grand-père de mon père¹. » Avec le temps et l'accent américain, Cossart est devenu Cassat puis Cassatt... Son père est banquier, mais Mary dira qu'il n'avait pas du tout l'âme d'un homme d'affaires.

Sa mère, de son côté, parle parfaitement le français, car sa gouvernante, une Américaine revenue au pays, avait été pensionnaire en France, chez Mme Campan, dans l'institution pour jeunes filles que l'ancienne première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette avait ouverte à Saint-Germain-en-Laye, après la chute de la monarchie et la mort de la souveraine. Institution huppée fréquentée par de nombreuses héritières de l'aristocratie impériale – Émilie de Beauharnais, par exemple, ou même les sœurs de l'empereur, Caroline et Pauline Bonaparte.

Mary, née en 1844, a sept ans quand elle arrive dans la capitale française. « Au plus lointain de mes souvenirs, je me revois petite fille apprenant à lire à Paris². » Elle étudie le français, et peut-être prend-elle à cette occasion ses premiers cours de dessin ? Mais tous les efforts de la médecine française seront vains, le petit Robert Cassatt – Robbie – meurt en 1855 des suites d'un cancer des os. Et la famille s'en retourne en Pennsylvanie... Où la jeune fille va poursuivre à domicile ses études de peinture, avant de s'inscrire à « l'École académique de Philadelphie », comme elle l'appelle. Mais sa déception est grande lorsqu'elle comprend que, faute de réel enseignement, les élèves sont réduits à dessiner d'après des copies anciennes ou des plâtres antiques. Pourtant elle s'entête, elle veut être peintre, pas « une femme qui peint », non, « un peintre de profession », un vrai projet auquel elle restera fidèle toute sa vie.

Elle le sait, devenir peintre implique de partir pour l'Europe. Malgré de fortes réticences paternelles – « J'aimerais mieux te voir morte qu'artiste », lui dit un jour son père dans un accès de colère –, elle obtient de reprendre le bateau pour la France, accompagnée de sa mère en guise de chaperon et d'une camarade d'étude, Eliza Halderman.

Les trois femmes s'embarquent en 1866. Cependant, Mrs. Cassatt ne tarde pas à repartir pour Philadelphie. Mary a maintenant vingt-deux ans. En compagnie d'Eliza, elle étudie avec Paul-Constant Soyer ; elle s'inscrit à « l'Atelier de formation artistique », réservé aux femmes, que vient tout juste d'ouvrir Charles Chaplin, artiste quasi officiel du Second Empire et protégé de l'impératrice Eugénie, peintre de genre un peu mièvre, spécialiste de scènes d'intimité quotidienne ; dans sa classe, elle va toutefois s'initier à l'art du portrait. Elle s'astreint à la tâche, scrupuleusement. Eliza, qui croit au talent de Mary, témoigne de son ardeur au travail et des progrès qu'elle accomplit, dans les lettres qu'elle envoie à sa mère depuis Écouen, où s'est constituée une petite colonie de peintres.

Mary passe des journées entières au musée du Louvre, à copier les grands maîtres, à traquer le secret de leur génie. À la fin de sa vie, elle affirmait avoir puisé le meilleur de son art dans la contemplation des chefs-d'œuvre, et pouvait ainsi dire que la peinture ne s'enseigne pas grâce aux leçons d'un maître : la seule fréquentation des musées suffit.

La guerre franco-prussienne, en juillet 1870, interrompt net cet apprentissage, et Mary, une fois encore, le cœur gros sans doute, reprend la mer... L'année qu'elle passe en Amérique lui pèse, éloignée des tableaux et des musées européens. Morne année : « Je désire vous voir et parler d'art avec vous. Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai envie de voir de bons tableaux³ », avoue-t-elle à son amie la peintre Emily Sartain, née, elle, dans une famille d'artistes de Philadelphie⁴. Et c'est accompagnée d'Emily que Mary Cassatt s'embarque de nouveau pour la France en décembre 1871.

Paris se remet à peine du siège qu'il a subi et des sacages de la guerre civile partout visibles – ruines de l'Hôtel

de Ville, ruines du château des Tuileries, ruines du ministère des Finances et de la Cour des comptes...

Les deux jeunes femmes vont voyager en Italie ; elles se fixent à Parme, où Mary demeurera huit mois pour étudier la peinture du Correggio. Seule, elle part pour Madrid ; au Prado, elle découvre Velázquez, dont la beauté et la simplicité de la manière lui laissent à penser qu'ici elle peut véritablement apprendre « comment peindre ». Et Rubens, surtout ; c'est une telle rencontre, un tel éblouissement qu'elle passera tout un été à Anvers, parmi les toiles du maître, enrichissant sa palette de lumière et de couleurs claires. Dernière étape de ce tour d'Europe : Rome, où elle réside durant sept mois. Et d'où elle reviendra à Paris, en 1874, pour s'y installer définitivement.

Le grand tournant de sa carrière, c'est l'année 1877 quand elle reçoit dans son atelier la visite d'Edgar Degas, amené par Joseph Tourny, peintre mineur spécialisé dans la copie des tableaux célèbres, qu'elle a rencontré à Anvers. Degas, dans la jeune peinture de cette fin du XIX^e siècle, celle qui n'a pas encore d'école ni de nom, c'est le continuateur des grands classiques. Mary Cassatt, qui hait la peinture conventionnelle, ne s'y trompe pas, même si Degas est encore peu connu. La découverte qu'elle en fait par hasard, dans une galerie du boulevard Haussmann, va changer sa vie. Habitée à scruter les œuvres en profondeur, elle est frappée par son aisance et sa sûreté de main, par un dessin rigoureux où se découvrent la nouveauté du sentiment, la justesse des mouvements comme saisis sur le vif... « Certains accords de tons presque acides me donnaient la sensation que cause un fruit vert dans la bouche », explique-t-elle à Achille Segard.

Aussi, quand Degas lui propose de rejoindre le mouvement qui ne s'appelle pas encore impressionniste, fondé trois ans plus tôt par des peintres las d'être toujours

exclus des salons officiels, elle accepte avec joie⁵. Elle qui aime Courbet à cause de son réalisme sans apprêt, écarté de tout académisme, c'est lui qu'elle croit retrouver, sa survivance au moins, son énergie, dans le groupe qu'elle rejoint. La toile qu'elle peint l'année suivante, *Reading Le Figaro*, sur laquelle on voit Mrs. Cassatt, sa mère, lisant le quotidien, peut être considérée comme l'acte de foi impressionniste de Mary Cassatt⁶. Il y en aura d'autres. Ce *Lydia Crocheting in the Garden at Marly*, par exemple : sa sœur, sous un chapeau de dentelle blanche, dans le jardin de la maison que la famille Cassatt loue pour l'été, occupée à un travail de crochet...

Même si son nom figure en bonne place aux côtés de ceux des treize autres artistes qui composent le catalogue de l'exposition impressionniste organisée en avril 1879 avenue de l'Opéra, dans un appartement vide loué pour la circonstance, même si elle participe volontiers aux réunions de ses camarades et se lie d'amitié avec certains – Berthe Morisot, entre autres –, elle n'en a pas pour autant adopté tous leurs codes.

Certes, elle a banni le noir de sa palette, mais elle n'a pas, comme eux, ouvert toutes grandes les portes de son atelier pour aller au-devant des paysages ; elle s'est contentée de les entrouvrir, se risquant parfois jusqu'au bout du jardin... Comme Berthe Morisot, Mary Cassatt ne peut s'imposer dans ce monde d'hommes qu'en demeurant obstinément fidèle à ses convictions, à son style. Fermement opposée à toute transaction avec ce qu'on appelle « l'art officiel », Cassatt, comme Morisot, n'est pas davantage disposée à composer avec le monde de ses camarades masculins, son inspiration, son ambition, ses joutes. « Malgré leur communauté de sujets – l'enfant, la femme, la famille –, leur pinceau, propre à chacune d'elles, ne

permet pas plus de les confondre que celui de Renoir avec ceux de Monet ou de Degas⁷. »

Mary Cassatt éprouve une vive admiration pour Berthe Morisot dont elle a acquis une toile dès 1878, c'est-à-dire avant même d'avoir rejoint le groupe impressionniste. Pendant l'été 1890, tandis que Berthe Morisot et sa famille sont en villégiature à Mézy, non loin de Meulan, dans la villa Blotière dont le jardin surplombe la Seine, Cassatt et les siens résident à Septeuil, à une vingtaine de kilomètres de là, dans une belle et grande maison, les Tournelles, bâtie sur une colline. Les deux femmes se reçoivent. Et c'est ensemble qu'elles profiteront d'une escapade parisienne pour aller visiter l'exposition d'art japonais qui se tient cet été-là à l'école des Beaux-Arts.

En effet, comme la plupart de ses camarades, Mary va subir l'influence de l'Extrême-Orient. D'ailleurs, à partir de 1890, elle s'éloigne tant soit peu de l'impressionnisme et se laisse séduire par les difficiles techniques de l'aquatinte et de l'art nippon de la gravure, attirée par la netteté et l'élégance du trait, les grands aplats verticaux qui annulent la perspective. Comme cette *Lettre*, gravure de 1891, conservée à la National Gallery of Art de Washington, ou cette *Femme à sa toilette*, la même année, pointe sèche et aquatinte, appartenant au Brooklyn Museum, dont le dessin précis et les couleurs adoucies rappellent les travaux de Kitagawa Utamaro.

Ses camarades, qui admirent vivement son travail, s'interrogent sur cette manière de graver qu'ils jugent exceptionnelle. N'y aurait-il pas là quelque secret, dans sa façon de préparer l'aquatinte ? « J'ai observé Miss Cassatt en train de préparer ses couleurs », écrit Camille Pissaro à son fils Lucien. « Sa méthode est la même que la nôtre, sauf qu'elle n'utilise pas de couleurs pures ; elle les mélange, et obtient ainsi son résultat avec deux plaques seulement.